

nuît, et une perche dans le Tranquebar monte non seulement sur le rivage, mais dans des palmiers élevés, pour avoir de certaines coquilles de poisson qui sont leur nourriture favorite. Couverte d'une certaine glue elle se glisse sur l'écorce rude; les épines, qu'elle sort et rengaine à volonté lui servent comme des mains pour se pendre, et avec l'aide des nageoires et une queue puissante elle monte, donnant l'image étrange d'un poisson vivant au haut des arbres altiers.

—:—

LE GUANO ET CE QU'IL COUTE.

M. l'Editeur.— La ferme sur laquelle je vis est un peu humide; et le sous-sol est bleu, et de terre forte, bonne pour le pâturage, aussi pour les céréales, à l'exception du blé. J'ai beaucoup entendu parler du guano péruvien, du superphosphate de chaux, etc. Je n'en connais pas le prix, et quel en serait l'avantage sur un sol comme celui-ci. Pourriez-vous m'informer du prix et de l'application? Je ne voudrais pas vous donner ce trouble, si j'avais le temps de faire des recherches; mais c'est le temps des travaux du printemps. Adressez, s'il vous plaît, à Templeton, Mass., et vous obligerez.

Votre très humble, etc.,

B. E. THAYER.

Sur une terre humide le bon guano fait mieux que sur un sol sec. Le guano péruvien est le meilleur que l'on ait essayé ici. Le prix est d'à peu près 50 piastres le tonneau.

Quant au superphosphate de chaux nous ne le connaissons que bien peu, car nous préférons le guano, dont il y a une grande quantité. Plusieurs ont essayé le superphosphate avec de bons résultats. Pendant que d'autres le condamnent. Une grande quantité de cet article a été faite d'une manière à le rendre sans valeur. Le guano doit toujours être répandu sur la terre labourée, et mêlé avec le sol au moyen d'une herse. Avant de l'étendre on doit le mettre en tas dans le jardin ou le champ et le mêler avec quatre à cinq fois la quantité de terre. Les tas doivent rester plusieurs jours, jusqu'à ce que les masses dans le guano s'amolissent et que le tout soit bien mêlé et soit assez fin pour être semé.

Trois cents livres de guano font un bon engrais pour un acre de blé-d'inde ou de froment.

LABOUREUR.

—:—

CULTURE AVEC SOIN.

C'est inutile de faire un jardin, de faire des couches, de planter des arbres, arbrisseaux, fleurs, etc., et alors souffrir que l'intérêt diminue dans ces choses, après que la première excitation est finie. Malheureusement plusieurs se trompent sous ce rapport. Ils ont vu, l'an dernier, de beaux arbres, de

beaux fruits ou de belles fleurs, dans le jardin de quelqu'un, et ont résolu d'en avoir de semblables dans les leurs. Ou ils ont lu dans les journaux, ou sur le catalogue d'un jardinier, certaines choses qui ont éveillé leur intérêt. Ainsi, ils envoient chercher quelques pommiers de choix, ou des poiriers, ou des belles vignes, ou des arbrisseaux à fleurs, et quand ils arrivent, on prend de grandes peines pour bien préparer le sol et les bien placer. Pendant la première année on en aura peut-être soin. On ôtera toutes les herbes sauvages, et on protégera les plantes contre les gros vents, éloignant les bêtes et les enfants. Mais la nature doit avoir son temps, et il se passera quelques années peut-être avant qu'il y ait des fruits. Pendant ce temps là la nouveauté se perd, l'excitation diminue: les arbres sont négligés; la terre autour se couvre d'herbe et se durcit; on y laisse les pous, les sauterelles et autres vermine; la neige a cassé une branche ou deux; le vent a fait sortir les racines de terre; la patience du propriétaire est épuisée, et il conclut que ses premières démarches sont perdues, et que les rapports florissants qu'il a lus n'étaient rien que de la fausseté. Alors il blâme les journaux, le catalogue, les jardiniers, et tout le monde excepté le coupable—lui-même. Il a violé les besoins de la nature, et ses arbrisseaux ne peuvent pas se rebeller contre les lois. Le fruit ne paraît jamais; ou si il vient, ce n'est pas ce qu'on attendait et ce qu'on devait attendre de lui, le tout parce que l'arbre qui l'a produit, a été négligé et a souffert.

Tout ce qui est digne d'être acheté est digne de soin; et dans ce monde sans soin on ne peut rien avoir. Les jeunes arbres doivent avoir un sol riche et mou; on doit les étayer; on doit cultiver la terre autour pendant quelques années; la vermine en doit être éloignée; les branches affectées et cassées doivent être coupées, et on en doit éloigner les enfants et les animaux. Avec ce soin toutes les attentes seront réalisées en temps convenable. Il en est ainsi pour les poiriers, les cerisiers, les pommiers, les vignes, les framboisiers, les gadelliers, et enfin de toute chose dans le verger ou le jardin. *Ayez soin de vos choses et elles vous paieront au double*; négligez-les, et alors blâmez, non pas les jardiniers ou l'éditeur des journaux, mais vous seul.—*Rural Intelligencer.*

—:—

LE VER A OGNON.

MM. les Editeurs.— Dans cet endroit, depuis plusieurs années, notre récolte d'ognons a totalement manqué, en conséquence des déprédations commises par le petit ver. Il en est résulté que l'on a cessé de les cultiver, et peu de nos jardiniers des alentours en ont semé, considérant que c'était du temps perdu. Mais l'été dernier il a été découvert un remède sûr et efficace par un de mes voisins. Il avait semé des ognons, qui

avaient une belle apparence, mais un jour, lorsqu'ils étaient arrivés à la hauteur de trois pouces environ, il s'aperçut qu'ils flétrissaient et mouraient, et de ce jour ils continuèrent de plus en plus à flétrir, et il était évident que si l'on n'appliquait pas quelque chose de préventif ils auraient tous le même sort. On employa de la cendre, de la suie, etc., mais ce fut en vain. Les plantes disparaissaient une par une, néanmoins, comme une dernière tentative pour les sauver, (ce que l'on employa avec peu de confiance cependant) il versa sur la couche une cuve contenant du tabac infusé, dans lequel il avait lavé ses moutons et ses agneaux pour tuer les tiques qu'ils avaient. Les insectes cessèrent de suite leurs ravages, les plantes reprirent leur force et il eut une abondante récolte d'ognons. C'est le seul exterminateur de petit ver que j'ai entendu dire qui ait été efficace, et on peut se fier à son application.

JAMES FELLOWS.

Salisbury, N. H.

Cultivateur de Boston.

—:—

COUT DE LA CULTURE DU FROMENT, BLÉ-D'INDE, ETC.

Le prochain volume du *N. Y. Agr. Transactions* contiendra un compte de ferme détaillé, de M. Johnson, près de Génève, dont nous recueillons les intéressants items suivants, touchant le coût de la culture de différents grains l'été dernier. Son état est publié dans le journal de la société de l'Etat, pour le présent mois, et fait honneur à M. J. pour l'ordre et la méthode dans ses opérations agricoles.

La ferme contient 80 acres de terre labourable, divisés en neuf lots, numérotés, et dont il tient un compte exact. Le sol est de terre grasse sèche, le sous-sol d'argile, assez plan d'un bout à l'autre de la ferme. Chaque récolte est chargée de l'intérêt sur la valeur de la terre qu'elle a produite, et de tout le travail et ce qui est employé dans sa production. Il fut semé six acres de blé, dont le coût fut de \$122,40; le produit fut de 126 minots ou 26 minots par acres; ce qui fait que le minot coûte un peu plus que 97 cents. Mais déduisant la valeur de la paille, estimée à \$18, le coût du blé n'est que 83 cents par minot. Ils se vendit \$1,81, laissant un bel espace à côté des chiffres pour marquer le profit. Au prix du blé depuis plusieurs années, le profit aurait été petit ou il n'y en aurait pas eu.

Huit acres d'orge coûtèrent \$102,20 et produisirent 284 minots, ou 35½ minots par acre. Elle coûta près de 37 cents, et se vendit \$1 le minot. Ce qui donna un plus grand profit que le blé a donné depuis un grand nombre d'années.

Dix acres de blé-d'inde sur une levée de terre, coûtèrent \$153,26. Le produit fut de 410 minots de blé-d'inde, et il y eut pour \$60 de tiges; M. Johnson dit que le coût